

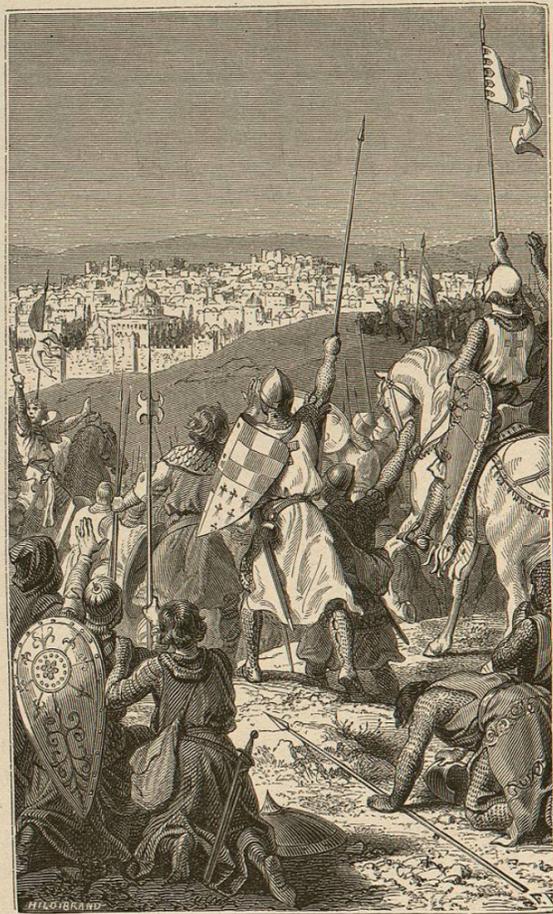
chevaliers teutoniques contre les païens de Prusse, et l'Espagne ses chevaliers d'Alcantara contre les Maures. Ainsi l'Église eut ses milices permanentes comme les légions romaines, recrutées par l'amour de Dieu, mêlant aux rudes dévouements de la guerre les doux soins de la charité. Grâce à leur épée toujours hors du fourreau, les conquêtes continuèrent et s'affermirent. Ptolémaïs, Tyr, Tripoli et beaucoup d'autres villes furent prises, fortifiées et repeuplées de chrétiens. La sécurité naissant, bourgeois, marchands, laboureurs vinrent chercher en Orient des terres, des comptoirs, des maisons, et à leur suite débarquèrent une foule de Napolitaines, qui voulaient se marier en Terre-Sainte.

LI. Ainsi, sans roi ni empereur, sans art ni génie, par le seul et libre entraînement d'une foi commune, une guerre immense avait été entreprise, de glorieuses conquêtes accomplies, un royaume et plusieurs grands États fondés, le règne du sabre, de la polygamie et de l'esclavage vaincu. Les Turcs, qui naguère menaçaient et l'empire grec aux abois, et l'Europe mal protégée par cette faible barrière, étaient pour longtemps contenus en Asie Mineure, repoussés de la Syrie et de la Palestine, et le vieux berceau de l'Église et

du genre humain voyait reflourir ses chrétiens foulés par les infidèles. L'Égypte et les côtes d'Afrique avaient reçu de sévères avertissements; les flottes des croisés sillonnaient en tous sens et dominaient la Méditerranée. De vastes colonies dans les plus riches

terres du monde s'ouvraient aux peuples jeunes et serrés de l'Occident, et avec elles la route des Indes et le commerce de l'Asie. Commencées par un pape français, ces choses s'étaient faites par l'épée des Français; du Rhin aux Pyrénées, pas une grande famille qui n'y eût dépensé le plus pur de son sang; de l'Espagne à la Syrie, pas un matelot qui ne parlât cette langue provençale, sœur aînée de l'espagnol et de l'italien, que l'Orient nomme encore la langue des Francs.

LII. Cependant Philippe I avait vu en spectateur indolent les conquêtes de Guillaume le Conquérant en Angleterre et les hauts faits des croisés. Tandis que son frère Hugues allait mourir en Asie, lui, toujours excommunié, n'avait fait pénitence qu'à la mort de la reine Berthe. En fait d'agrandissement, il s'estimait heureux d'avoir acheté la ville de Bourges et d'avoir marié son second fils avec l'héritière du château de Montlhéry, dont le redoutable seigneur, Guy de Trusselles, venait de partir pour la croisade.



Les croisés arrivent en vue de Jérusalem. (P. 93.)

LIII. Héritier de Philippe I, Louis le Gros ne recueillit qu'un pouvoir débile (1108). Ses États, si restreints, étaient sans cesse menacés par de petits seigneurs vivant de brigandages. La route même d'Orléans n'était pas libre, et était souvent pillée par les Mont-

morency, maîtres de Corbeil, de Montmorency, d'Enghien et de presque tous les abords de la capitale. Le nouveau seigneur de Montlhéry montrait les dents à son frère; un peu plus loin, Hugues, sire de Puyset, ravageait les environs d'Orléans, et Enguerand de Coucy maltraitait les habitants d'Amiens. Quoique chargé d'embonpoint, Louis le Gros était assez guerroyeur. Son premier soin fut de se débarrasser de ces brigands et de marcher contre eux, à la tête de quelques chevaliers et des paroisses ameutées par ces excès. Moitié ruse, moitié courage, il

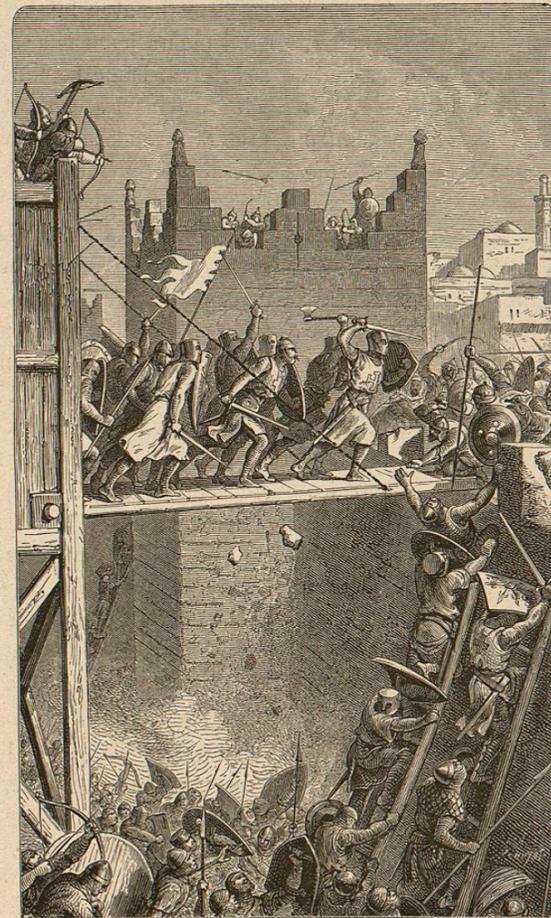
reprit Montlhéry et Corbeil, obligea les Montmorency à respecter les biens de l'abbaye de Saint-Denis, et, à la longue, en fit ses plus fidèles serviteurs. Puis il vint assiéger le château de Puyset. Pour en venir à bout, ce ne fut pas trop de trois années et de trois expéditions. Enfin Hugues fut forcé de se rendre; son château, pris et rasé. N'ayant plus rien à faire en France, il alla en Palestine sous prétexte de pénitence, y devint

comte de Joppé, mais finit comme il avait vécu, dans le brigandage et l'alliance des Sarrasins. Cerné dans Joppé et encore une fois chassé, il fut tué par un soldat dans une rue de Jérusalem.

LIV. Restait le fameux et cruel Enguerand de Coucy, retiré dans une grosse tour d'Amiens, vrai repaire d'où il ne sortait que pour maltraiter les bourgeois, et leur disputer les libertés communales que l'évêque venait de leur accorder à l'exemple de ses voisins. Les bourgeois appelèrent le roi, qui commençait à passer pour le destructeur des brigands et l'ami des bonnes villes. Avec son aide, ils investirent la grosse tour, qu'il fallut affamer, et qui n'ouvrit ses portes qu'après deux ans de siège.

LV. Séduits par des exemples si proches, les bourgeois de Laon voulaient aussi nom-

mer leurs magistrats et s'exempter du service militaire. Ils avaient profité de l'absence de leur évêque pour établir une commune, et ils comptaient sur l'appui de Louis le Gros, auquel ils offrirent quatre cents livres. Mais, l'évêque refusant de céder ses droits, dans un accès de fureur sauvage ils envahirent son palais, et le massacrèrent avec une partie des nobles et des clercs. Menacés de la colère du roi et des foudres de l'Église, ils mirent à



Prise de Jérusalem. (P. 94.)

leur tête le fils même de cet Enguerrand de Coucy qui avait si malmené les bourgeois d'Amiens. Louis le Gros commença par enlever le château de Coucy, pendit aux créneaux les bourgeois qu'il y trouva, entra en vainqueur à Laon, et fit tout rentrer pour longtemps dans l'ordre et dans l'obéissance.

LVI. Ainsi Louis le Gros frappait tour à tour sur les bourgeois et sur les seigneurs, et profitait de l'occasion pour refuser toute commune dans ses États. Du reste, ces exemples étaient nécessaires aux uns comme aux autres. Depuis que leur commerce se développait par la trêve de Dieu et par le départ des nobles, la tête tournait aux bourgeois; ils ne voulaient plus dépendre de personne, ne pouvaient plus souffrir la tour d'un château, ne voyaient plus que leur ville, leur bonne ville, et profitaient souvent de leur liberté pour se faire la guerre et se piller entre eux, à l'exemple des riches cités d'Italie. Peu à peu le roi de France, qui intervenait dans ces conflits, passait pour un magistrat de justice et de paix, pour le champion de la trêve de Dieu, et l'on commençait à se souvenir que ce chevalier pouvait bien être, de plus que les autres, l'héritier de Clovis et de Charlemagne.

LVII. Pendant que beaucoup de gens usaient de leur liberté le sabre au poing, et que le roi de France s'efforçait de leur inspirer quelque respect, d'autres hommes, tout aussi fortement trempés, cherchaient non la gloire ni la fortune, mais la solitude des forêts, l'austérité du cloître, où leur forte nature se développait encore. Les croisades n'absorbaient pas toute l'activité chrétienne; les cœurs pacifiques cherchaient des moyens plus doux de plaire à Dieu, et, à l'exemple de la grande famille de Cluny, que ses richesses faisaient déjà pencher vers la décadence, se formaient de tous côtés de nouveaux ordres religieux. Saint Bruno, fuyant la mitre, fondait dans une gorge des Alpes, non loin de Grenoble, sa grande et célèbre Chartreuse, seul couvent dont les siècles n'aient jamais altéré l'austérité. Renversé de cheval par la foudre, Robert d'Arbrissel créait l'ordre de Fontevault, près de Saumur; saint Norbert,

celui de Prémontré aux environs de Laon; saint Étienne, celui de Grammont, en Belgique; saint Robert de Molesme, celui de Cîteaux, au pays de Dijon.

LVIII. Le roi de ces solitaires, le vrai roi de son siècle, était saint Bernard. Fils d'un honnête chevalier bourguignon, qui plus tard se fit moine avec lui, et d'une tendre mère qu'il pleura jeune encore, il avait, ainsi que ses frères, l'âme belliqueuse. Il allait les rejoindre dans les camps, lorsque soudain il préféra l'étendard de Jésus-Christ à celui du duc de Bourgogne, et choisit pour reine de son cœur, pour dame de ses chastes pensées, Notre-Dame, la Vierge Marie, la Reine des anges. Gagnés par ce contagieux amour, ses quatre aînés le suivent. « Tout cela sera pour toi, » disent-ils au plus jeune, qui jouait dans la cour du château. L'enfant les regarde : « Vous prenez le ciel, et vous me laissez ces murailles; je n'en veux pas. » Et, quittant ses jeux, il part avec eux. Dans son pieux escadron, Bernard comptait trente jeunes gens, quand il vint à Cîteaux occuper des cellules vidées par la peste. S'y trouvant bientôt trop à l'aise, il prit douze compagnons et alla s'établir près de Langres, dans le vallon désert et marécageux de Clairvaux. C'est là que, vivant d'abord d'orge, de millet et de feuilles de hêtre bouillies, ce héros de vingt-quatre ans, pâle, maigre, maladif, se nourrissait de l'amour qui le consumait, et trempait dans ses luttes avec la pauvreté et la solitude cet œil de feu, cette voix magique, qui allait subjuguier son siècle.

LIX. Ainsi préparé, il vint à Paris, où les écoles furent stupéfaites des flots d'éloquence qui sortait de cette frêle et délicate poitrine. Paris était alors le rendez-vous des maîtres les plus fameux. Entre tous brillait le Breton Abélard, jeune, éloquent, profond, hardi, populaire, chéri de ses élèves venus, pour l'entendre, de l'Europe entière et du fond même de la Suède. Tel était le digne adversaire avec lequel Bernard allait entrer en lice. Pourvus tous deux des mêmes dons du Ciel et d'un égal génie, ils devaient avoir un sort bien différent. L'un, à peine sorti de l'obscurité de son cloître, devait s'élever

comme un aigle sur les ailes de la pureté et de l'humilité; l'autre, se croyant invincible et côtoyant les abîmes de la science et de l'amour, devait tristement succomber.

LX. La curiosité et l'attrait de la célébrité entraînent Abélard, de hardiesse en hardiesse, à expliquer par la raison les mystères de la foi. Une jeune et savante élève, la trop aimable Héloïse, devint la dame de ses pensées et l'écueil de sa vertu. A la fumée de la gloire et des applaudissements se joignit l'ivresse plus douce encore d'une tendre idolâtrie. Le réveil fut terrible. Troublant cette félicité, l'oncle d'Héloïse se vengea brutalement, le fer à la main, et voua sa victime à une honte publique. Mais, pour arrêter Abélard sur cette pente dangereuse, pour guérir son cœur sans l'aigrir, il fallait une main moins cruelle; ce n'était pas trop du sage champion de la foi, de l'amoureux chevalier de la Vierge Marie, du grand saint Bernard. La lutte commença par des écrits pleins de feu; elle se termina par un concile, où tous deux comparurent en présence du roi et de la cour. A la vue de l'abbé de Clairvaux, Abélard resta muet et pétrifié; avouant par là sa défaite, il fut condamné à un silence perpétuel, et s'y soumit (1122). S'il avait eu des faiblesses, son héroïque pénitence les fit oublier. Disant adieu à la gloire qui avait bercé sa jeunesse, il voulut finir dans l'amitié de saint Bernard et de l'Église, et il alla passer ses deux dernières années dans les beaux cloîtres de Cluny, où il redevint doux et simple comme un enfant. Il y mourut à l'édification de tous, demandant à reposer sous les yeux de celle qu'il avait tant aimée, et lui donnant rendez-vous dans une vie meilleure. Depuis longtemps Héloïse avait, comme lui, cherché un asile dans le cloître, et, épurant leur amour, ils n'étaient plus unis que par les liens d'une pieuse et chaste correspondance. Ainsi méritèrent-ils que l'Église réunît un jour leurs tombeaux.

LXI. De même que le roi et sa cour restaient indifférents aux croisades, de même assistèrent-ils en simples curieux à ce tournoi de la science divine et de la science humaine. De mesquines affaires et de minces plaisirs

continuaient à les absorber. Vainqueur des sires de Montlhéry, de Puyset et de Coucy, Louis VI avait sa petite guerre, non avec le pape, mais avec l'archevêque de Paris, dont il avait distribué les biens à des courtisans, et il s'appuyait contre lui de l'amitié de Suger, frivole abbé de Saint-Denis, qui de son abbaye avait fait un magnifique rendez-vous de fêtes pour les dames et les chevaliers du temps. Saint Bernard commence par Suger, et, à la stupeur des courtisans, le convertit, en fait son ami et un saint abbé. Le roi est plus obstiné, et reste sourd à cette éloquence; mais, par arrêt de la miséricorde divine, son fils aîné meurt subitement d'une chute de cheval. Frappé dans son cœur et inconsolable jusqu'au tombeau, Louis le Gros fait pénitence; son troisième fils prend l'habit de Clairvaux; et de peur que le second, le seul qui lui reste, ne lui échappe aussi, il supplie qu'il soit sacré.

LXII. C'était le moment où saint Bernard amenait en France et conduisait par la bride, de ville en ville, la mule du pape Innocent II, chassé d'Italie. Les Gibelins, parti violent et antinational, amis incorrigibles des empereurs d'Allemagne, l'avaient remplacé à Rome par un intrigant, fils d'un juif converti. Saint Bernard, dont les regards perçaient l'horizon borné d'alors, se déclara le champion d'Innocent II, et le fit reconnaître par Louis le Gros, qui lui offrit asile en France, et qui alla respectueusement au-devant de lui. En échange, à Reims, le pape déposa solennellement sur le front de Louis VII, héritier de la couronne, cette onction pontificale qu'avaient obtenue Pépin et Charlemagne, et qui, aux yeux des peuples, ajoutait à leurs suffrages le suffrage de Dieu. Ainsi, alors que se prononçait en Allemagne la déchéance d'empereurs parjures et impies, à chaque règne la puissance héréditaire des rois capétiens se confirmait en France par une sorte d'élection, et cette famille, qui n'était pas indigne de l'affection et du respect de ce beau pays, y jetait des racines de plus en plus profondes.

LXIII. Il n'en était pas partout de même. Alors qu'à l'exemple de la France et à la voix de saint Bernard, l'Angleterre et l'Allemagne

reconnaissent Innocent II, plus d'un seigneur abritait ses passions indomptées sous le nom du faux pape et sous un zèle hypocrite pour l'Église. Dans tout le midi de la France les mœurs étaient légères, le clergé corrompu; marchant à la tête des voluptueux,

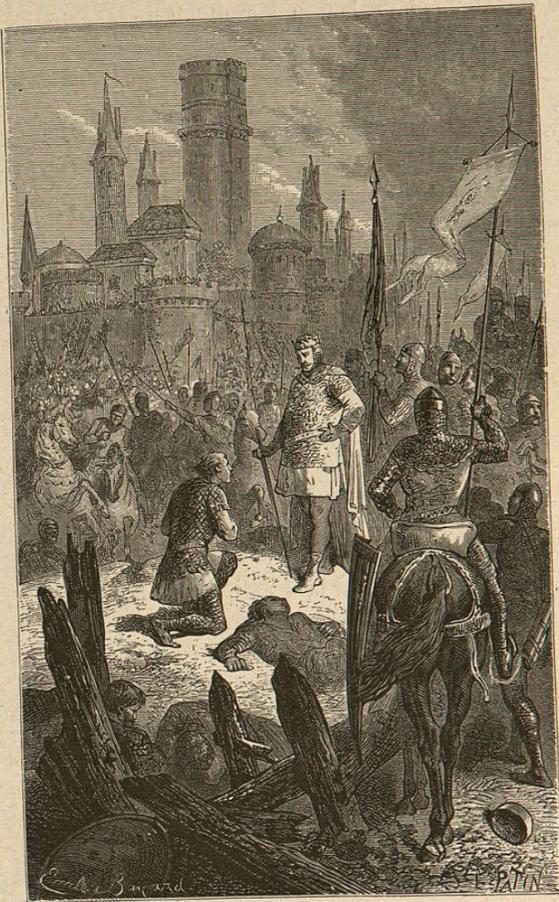
le duc de Gascogne, Guillaume X, comte de Poitiers, se déclarait hautement contre Innocent II. C'était un brillant et prodigieux seigneur, géant de taille, se battant comme quatre et mangeant comme huit, à la fois redoutable et séduisant. Ne pouvant vivre sans guerre, il faisait battre ses vassaux entre eux; ravisseur incestueux de la femme de son frère, il avait chassé de son siège l'évêque de Poitiers, le seul qui lui résistât, et accumulé les diocèses entre les mains du servile et ambitieux Gérard, évêque d'Angoulême. Qui s'étonnera s'il prit

parti contre le saint-siège? Si jamais souverain avait mérité la déchéance, c'était lui. Mais saint Bernard, le pacificateur de l'Allemagne et de l'Italie, avait des moyens plus doux. Il arrive seul à Poitiers et fait venir le comte, qui, à la stupeur de tous, reste sept jours entiers avec lui dans un cloître, et en sort charmé, subjugué par ce magnifique ascendant.

LXIV. Saint Bernard parti, Gérard, le mauvais génie de Guillaume, l'ébranle, l'ob-

sède et l'entraîne en de nouveaux excès. Saint Bernard revient. Au milieu de la messe, il apostrophe l'inconstant seigneur, et, lui présentant l'hostie sacrée: «Voici, lui dit-il, celui que tu persécutes, et qui va bientôt te juger!» Guillaume tombe atterré, se relève à jamais converti, et se réconcilie avec l'évêque de Poitiers, dont il avait juré la mort. Tandis que son fatal ami Gérard périt frappé de mort subite, lui, déplorant ses péchés et s'abandonnant à la merci de Jésus-Christ, renonce à tout pour l'amour de son Sauveur. Il laisse ses filles sous la protection du roi de France, et son dernier vœu est de voir l'ainée, Éléonore, héritière de l'Aquitaine et du Poitou, épouser le fils de Louis le Gros. Cet testament fait, il part, humble pèlerin, et va mourir ignoré à Saint-Jacques-de-Compostelle.

LXV. Son désir fut réalisé, et Louis VII, dit le Jeune, épousa Éléonore (1137). Ainsi le royaume de France se trouvait tout à coup doublé, et tandis que Louis le Gros, toujours languissant depuis ses chagrins, descendait dans la tombe, son fils sortait de ce petit domaine, bien nommé l'Ile-de-France, passait la Loire et la Garonne, et faisait un voyage triomphal jusqu'aux Pyrénées. Le moment était venu pour le roi de se mettre à la tête de la guerre sainte. Louis le Jeune était jeune d'âge, jeune



Louis le Gros reprend Monilhéry. (P. 94.)

de caractère, et se piquait d'être bon chevalier. Grâce aux tracasseries de leurs voisins, son père et son aïeul avaient pu rester étrangers au dévouement chevaleresque de tous leurs grands vassaux; mais, pour lui, tarder davantage c'était se faire noter d'infamie.

LXVI. Toutefois les agrandissements subits du royaume avaient tourné cette jeune tête. Oubliant qu'il venait d'être sacré par le pape Innocent II, Louis lui contestait aigrement le droit de nommer les évêques et voulait les dignités saintes pour ses courtisans: prétention instinctive et monstrueuse de presque tous les souverains d'alors. Le siège de Bourges étant vacant, le chapitre et le roi se disputèrent longtemps à qui en disposerait, et, pour terminer le conflit, le pape, usant de son pouvoir souverain, nomma lui-même l'archevêque. Ce-

lui-ci, chassé par les partisans du roi, ne trouva de refuge qu'en Champagne, chez le pieux comte Thibaut, ami dévoué de saint Bernard. Il y rencontre une autre proscrire, la sœur même de Thibaut, qu'un cousin du roi venait de répudier. Louis le Jeune fut excommunié avec ce mari brutal. Furieux, il déchaîne sa vengeance sur la Champagne, qu'il traite en pays rebelle. Rien ne lui résiste; il entre à Vitry l'épée à la main, et fait mettre le feu aux quatre coins de la ville. Les

habitants, épouvantés, se réfugient dans l'église, espérant un refuge au pied de l'autel; mais l'église prend feu, et les malheureux, renfermés par une main de fer, périssent tous dans les flammes (1142).

LXVII. Telle est la pente fatale du crime:

heureux qui sait encores'y arrêter! Stupéfait, atterré, honteux de cette victoire sans combat, Louis le Jeune se sent coupable, suspend sa marche, accepte la médiation de saint Bernard, et se réconcilie avec le comte Thibaut. Mais le sang innocent demandait une expiation publique, éclatante. Le roi prend la croix malgré ses courtisans, malgré Suger lui-même, et convoque une assemblée de vassaux à Vézelay en Bourgogne. Cette fois, c'est saint Bernard, nouveau Pierre l'Ermite, qui dépeint les malheurs de la Terre-Sainte, les Turcs plus me-



Louis VII prend l'oriflamme. (P. 102.)

naçants que jamais, Édesse emportée d'assaut, Jérusalem en danger. Éléonore promet de suivre le roi; les comtes de Toulouse et de Flandre, le sire de Bourbon et le fils du comte de Champagne prêtent le même serment. Le rendez-vous est fixé à Metz, pour suivre la même route que Godefroi de Bouillon. En attendant, saint Bernard va prêcher la croisade sur les bords du Rhin, impose silence à un moine fanatique qui, sous prétexte de guerre sainte, excitait le peuple